

Puisse Apollon, affranchir mes pensées
De tours gènez, d'expressions forcées,
Dans un Ouvrage à vous même adressé,
Sans, rime, il faut que tout soit enchaîné
Sans aucun art, il faut que rien ne sente
Les dures Loix de la rime gênante.
Je veux banir tout ce vain attirail
De mots guindez, qu'enfante le travail;
Sur tout je hais ces nombreuses paroles,
Qui decorant des sentences frivoles,
Par le secours de leurs sons enchanteurs,
Sçavent charmer les stupides Lecteurs.
Je ne veux point que l'austere manie,
De la Censure, arrête mon genie,
Ni que jamais on puisse supputer,
Combien d'efforts mes vers m'ont pû coûter.
Si sous mes Loix, la rime obéissante
À mon esprit d'abord ne se presente,
Je laisse l'œuvre, & par de vains détours,
Je ne vais point implorer son secours.
J'aime à rimer, mais je suis paresseuse,
Et vos plaisirs sçavent me rendre heureuse.
Or commençons. Paresse à qui mon cœur
Doit tous les biens dont il est possesseur,
O ! que ne peur revenir chez les hommes,
Pour le bonheur de tous tant que nous sommes,
Ce tems heureux, où l'on ne connoissoit
D'autres plaisirs que ceux qu'on vous devoit,
Lors que jadis soigneux de fuir la peine,
L'homme suivant une route incertaine,
Vivoit des fruits qu'il trouvoit sous ses pas,
Du lendemain ne s'embarassoit pas;
Et n'admettant ni bornes ni partage,
Du monde entier faisoit son heritage,
Sans le laisser follement agiter,